

LES SAISONS DE LOUVEPLAINE

Du même auteur

Les Hommes-Couleurs
Seuil, 2010
et « Points » n° P2635

CLOË KORMAN

LES SAISONS DE LOUVEPLAINE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Pour la préparation de ce roman, l'auteur a bénéficié en 2011 de l'aide de la région Île-de-France dans le cadre d'une résidence d'écrivain au lycée Jacques-Brel (La Courneuve).

ISBN 978-2-02-112063-9

© Éditions du Seuil, août 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

à Vincent
à Solène

9782021120639
01

Septembre

Là-bas

C'est arrivé à une fille que j'ai connue depuis toute petite, avant l'école, et à un jeune homme qui vivait par ici. Fin août 2004, Nour (cette fille) est partie de chez nous ; elle est allée en France rejoindre son mari, Hassan. Elle attendait ce départ depuis longtemps, mais ce moment ne ressemblait pas vraiment à ce dont elle avait rêvé.

Depuis trois ans, elle attendait que Hassan ait gagné suffisamment d'argent et fait tous les préparatifs nécessaires pour leur installation. Donc il avait pris un appartement dans une banlieue de Paris qui s'appelle Louveplaine, il lui avait offert un double des clefs et chaque mois d'août il revenait séjourner parmi nous et lui promettait de l'accueillir bientôt. Il lui assurait que tout allait bien, qu'il s'organisait, qu'il faisait des aménagements, des embellissements, tout ça, et qu'il fallait simplement quelques mois de plus pour que cela soit prêt.

L'été dernier pourtant, Nour commença à se douter de quelque chose car son mari n'était pas comme à son habitude ; il était très amaigri, il dormait mal, quand il se relevait la nuit elle pensait qu'il était préoccupé par le travail qu'il avait laissé là-bas car elle savait qu'il était menuisier sur de nombreux chantiers. Il ne chercha pas à revoir ses anciens camarades comme il le faisait d'habitude, et il repartit plus tôt que prévu. Puis il n'appela pas Nour comme à l'accoutumée pour lui dire s'il était bien arrivé. En fait, il ne l'appela pas de toute une semaine. Son téléphone portable ne répondait plus. Sur place, les relations que Nour lui connaissait, un de ses chefs de chantier, une cousine, et un pote qu'elle avait rencontré à Alger, ne savaient pas non plus ce qu'il faisait. Elle était désespérée et quand elle se décida elle aussi à prendre l'avion, à aller voir sur place, quand enfin elle poussa la porte de leur appartement, elle découvrit que tout était horriblement vide. Ses pas résonnèrent sur le carrelage. Ses doigts laissèrent des traces sur la poussière des vitres. À part un matelas sur le sol et quelques aliments secs, des paquets de pâtes et de cornflakes, rien n'indiquait que Hassan avait vécu là.

1

Grâce à une carte prépayée qu'elle avait achetée à l'aéroport de Roissy, Nour m'a téléphoné à plusieurs reprises depuis son arrivée, et je pense être le témoin le plus fiable des événements étranges qu'elle a vécus là-bas. Surtout, je peux préciser deux ou trois choses sur son passé car elle et moi nous sommes rencontrées il y a des années de ça dans la cour arrière de la station-service que tenait son père à l'extrémité de la ville, à une époque où nous vivions accroupies avec nos genoux hissés hors de nos robes et nos culottes balayant le sol. D'après l'observation que je fais aujourd'hui des enfants qui ont pris notre place cela devait être la position la plus pratique et la plus sûre pour l'observation et la capture des bêtes sauvages. En effet je me rappelle qu'ensemble dans cette posture nous avons démembré des sauterelles mais aussi entrepris d'autres gibiers plus nobles tels que les scarabées et les lézards. Nous enterrions leurs dépouilles en creusant des fosses à l'aide d'une fourchette, en bétonnant les trous avec nos crachats.

Plus tard, cet endroit fut également le plus pratique pour s'ennuyer. Car malheureusement nous avons grandi et pour les filles l'enfance, tout ce qu'elle contient de plus espiègle ou de plus noble, doit disparaître au plus vite au profit de nouveaux arrivants. Telle que je vous parle, je suis bien obligée à mon tour de m'interrompre souvent pour me livrer aux activités de veille, soins et sauvetage des petits que ma condition exige : entre deux confidences je dois vous quitter pour les nourrir, annuler mes sorties ou renoncer à vous rencontrer pour les baigner, les empêcher – surtout la plus petite qui a trop d'imagination – de s'éloigner, de manger du sable, de moisir dans leur pipi, de mettre les doigts dans les prises, dans la gueule ou le cul du chien puis dans leur propre bouche, constamment les suivre, les empêcher de mourir à tout bout de champ. Donc Nour et moi, grandies, avons rapidement été envoyées surveiller le terrain de nos chasses enfantines peuplé de ces nouveaux venus.

On s'est assises un jour sur le perron de la maison inachevée, dont le rez-de-chaussée avait été construit au milieu des années 1960 quand Amine était revenu de son maquis pour se faire commerçant, et le premier étage en 1978, l'année de la naissance de Nour, puis la mère de Nour était morte, la famille ne s'était pas agrandie, et le sommet de la bâtisse était resté comme tant d'autres hérissé de tiges à béton en vue d'un improbable étage supérieur. Trois marches aux bords tranchants, en béton brut et sans rampe, sous lesquelles étaient stockés des seaux, des serpillières et des gravats. C'est là que nous nous sommes affalées pendant tout le temps de notre adolescence, chacune d'un côté du cadre en ciment avec ses pieds nus et ses jambes repliées, chacune ses chevilles brunes, ses orteils vernis brillant dans la poussière, nous levant des fois pour refaire du thé et des fois pour épousseter les fourmis dans nos fesses mais revenant toujours au poste en prétendant garder l'œil sur les plus petits, en vérité pour porter nos regards au-delà de la clôture, notre curiosité plus loin sur la route qui venait de Biskra, d'Oran ou d'Alger, ou d'aussi loin qu'Annaba ou Sfax en Tunisie, la route qui était née dans la mer et

nous amenait tout ce qui roulait en deux-roues comme en douze car tous, des vélomoteurs aux camions de l'armée qui s'apprêtaient pour la traversée vers Tamanrasset, s'arrêtaient faire le plein chez Amine. Nous nous moquions des équipages les plus poussiéreux, imaginions des noms de pays à partir de numéros d'immatriculation inconnus et selon l'ambiance que nous voulions donner au cortège, en fonction de notre humeur et du degré de monotonie qu'il fallait neutraliser dans l'atmosphère, nous allions dans l'arrière-boutique changer de CD ou de station de radio et transformions les vélos en dromadaires, en chauffeurs de Harley les petites filles dans les genoux de leurs parents à l'avant des scooters, tenant un guidon plus haut que leur tête, ou en vaisseaux spatiaux les transporteurs de gypse.

Il pouvait aussi se passer une heure ou deux, ou une demi-journée, sans voir un seul véhicule. Pendant ce temps la chaleur avait absorbé la dernière note de musique. Mais tu entends ? Nous pensions que régnait le silence mais il s'était brisé dans la fontaine. Elle était en face de nous sous un groupe de figuiers. Elle coulait sans répit. Sa fraîcheur était inaccessible parce qu'elle était de l'autre côté de la route. La rechercher signifiait s'exposer au danger des voitures, au soleil, et surtout cela ne se faisait pas, ou en tout cas nous n'avions jamais vu personne franchir la route de cette façon-là. Ceux qui avaient creusé cette fontaine y étaient allés c'est certain, mais qui ? Elle restait toute seule à éparpiller la lumière, et parce qu'on la voyait on croyait l'entendre mais ce n'était pas sûr, c'était peut-être à l'intérieur de nous, et ça grondait, grondait jusqu'à ce qu'on se rende compte que c'était désormais le moteur d'une mobylette qui approchait à toute vitesse. Dans ces moments-là nous ne savions même plus si nous serions heureuses ou tristes de voir arriver un de ces adolescents en ferraille qu'on adorait : ce serait un ami, un frère tonitruant qui nous ferait signe et nous arracherait à notre rêve. On applaudirait sur son passage. On l'inviterait à entrer, à se mettre à l'abri. Mais il était trop tard : avant même qu'on ait pu crier son nom, agrippant ses tongs et ses doigts goudronneux au cadre dérisoire de sa mobylette, l'adolescent disparaissait avec dans son dos le ballon coloré de son tee-shirt près d'éclater.

Peu à peu les silhouettes sous les éclairages électriques devenaient plus étroites et plus grises, comme des insectes qui ne vivent qu'une seule nuit collés au globe d'une lampe. Motos et poids lourds continuaient de passer. Et nous à force d'expérience nous étions capables de déceler les soirs horribles où la monotonie se changeait en attente ; branchée sur la route toute la journée, je pouvais sentir comme mon propre pouls si la circulation s'accélérait de façon anormale, s'il y avait plus de camions que d'habitude ou bien si le reflux des désillusions de la journée avait été trop violent, si l'échange des conversations au-dessus du tiroir-caisse de Nour avait laissé trop de frustrations et de découragements retomber en menue monnaie. La nuit se refermait sans que nous osions quitter notre poste, sans que nous puissions parler, angoissées comme si nous attendions dans une salle de classe, devant le tableau noir du diable en personne que quelqu'un se dévoue pour accomplir une tâche monstrueuse. Parfois c'était juste un cauchemar que nous avions fait en partageant le même silence ou bien, au moment de nous en retourner, quand on n'y pensait plus cela arrivait, l'écran de la nuit se fracassait. C'était à cause d'un camion qui avait déboîté trop vite. C'était à cause de déchets boueux versés au mauvais endroit, c'était le feu rouge qui était cassé, mais c'était aussi il a pas vu, c'était le crack, la colle ou un chagrin d'amour, pas de boulot, plus de visa, plus envie, un tas de souffrances sans preuve qui venaient de se résoudre dans un choc à moitié tôle et à moitié chair puis un long coup de klaxon. Tu crois quand même pas qu'il portait un casque ? Il était chargé à la va-vite dans une voiture direction l'hôpital, à dix kilomètres de là. Ceux qui s'étaient précipités soulevaient sans peine son corps frêle et chaud, les membres séparés de la carcasse encore bourdonnante. Le ballon coloré du tee-shirt déchiré, saignant. Parfois quelqu'un hurlait quelques mètres plus loin. On trouvait dans l'ornière un deuxième corps qui avait roulé, un copain, un frère.

1

Quand elle me passe ses coups de fil étranges, que je comprends de moins en moins, j'imagine Nour perchée dans cet appartement à deux mille kilomètres de nous, dans cette ville où elle est seule. Peut-être a-t-elle choisi de dormir et de rêver avec autant d'obstination pour réussir à conserver l'image de son mari, comprendre qui il était avant qu'il parte tenter le coup en France. Depuis trois ans il n'était jamais là qu'en été, un mois à aider Amine à la station-service et avec elle pendant les jours de congé, à faire quelques balades dans les alentours. Le reste de l'année il envoyait un peu d'argent. Qui était Hassan avant qu'il ne s'efface en perdant l'appétit, le sommeil ? Qui, avant qu'il ne se perde dans Louveplaine ?

Nour l'avait attrapé quand elle avait dix-huit ans, ce papillon de nuit, et ils s'étaient mariés juste avant qu'il ait son visa pour partir travailler en France. Avant cela ils avaient essayé de s'installer et vivre à Alger, dans un studio qu'avait la famille de Hassan mais ça n'avait pas marché plus de six mois avec Nour qui ne connaissait pas grand monde et Hassan qui ne trouvait pas de travail, donc Nour était revenue à Laghouat pendant que Hassan était parti en France. Pendant tout le trajet qui la conduisait là-bas pour la première fois, j'imagine que Nour a dû contempler le souvenir de son mari, conserver son image comme un paquet précieux sur ses genoux. Elle a pu se rappeler, trois semaines plus tôt, le jour où ils avaient pris le train dans un wagon vide pour aller du côté du domaine perdu, à F., dans la Mitidja, et qu'il s'était endormi contre elle sur la banquette, sa tête reposant sur ses cuisses. Il ne l'avait jamais entraînée auparavant sur ce lieu de son enfance, que sa famille avait tant aimé et perdu. Elle a protégé cette tête entre ses mains pendant le décollage pour qu'elle ne roule pas dans la Méditerranée et au-dessus de cette mer comme un drap brodé d'écume elle a pu caresser son front, ses paupières,

sa nuque. Puis ses doigts ont cherché le reste de son visage et je pense que là, ils n'ont rien trouvé. Quelque part en vol elle s'est rendu compte qu'elle essayait de se souvenir de quelqu'un qu'elle ne connaissait pas.

Je la vois maintenant la pauvre, le cherchant dans cet appartement vide, avec son air de damnée. Vous ai-je dit qu'à Roissy, son bagage a été perdu ? Ensuite la cousine dont je vous ai parlé, celle à qui elle avait téléphoné quinze jours avant, devait l'attendre et l'amener mais elle ne l'a pas trouvée en arrivant. C'est à ce moment-là qu'elle a acheté cette carte de téléphone dans un bureau de presse-tabac qui était dans le hall de l'aéroport, et qu'elle a attendu pendant deux heures en réessayant toutes les dix minutes de joindre cette jeune personne qu'elle n'avait jamais vue et qui ne décrochait pas. Ensuite elle a plongé dans le sous-sol du RER pour faire le trajet jusqu'à la gare de Saignes où on lui avait dit qu'il fallait descendre car elle est mitoyenne et la plus proche de la ville de Louveplaine, mais en fait le train qu'elle avait pris ne s'y arrêta pas donc avec désespoir elle a vu s'éloigner sur la rase campagne la plate-forme grise qui était sa destination puis les cinq suivantes où étaient posés d'autres usagers en pleins courants d'air, usagers mâles à mallettes ou femelles à poussettes attendant leur tour et derrière eux, plus droits encore, plus tristes et plus patients, de vastes immeubles qui ne semblaient conduits ou rattachés par aucune rue, reliés par aucun chemin.

Je la sais forte et courageuse et je pense qu'elle n'a pas pleuré de tout le voyage. Mais quand elle arrive finalement à la barre Triolet de Louveplaine, au quinzième étage sur dix-neuf, palier B, elle est épuisée. Pour conjurer la peur elle passe la porte mine de rien, faisant comme si elle rentrait bêtement des courses et qu'il fallait que quelqu'un l'aide à débarrasser un caddie donc elle appuie un coup sur la sonnette avant de refermer la porte puis fait trois pas en attendant qu'on lui vienne en aide et enfin s'écrie, agacée : « Hassan, tu es là ? » Elle se croit dans un feuilleton ou quoi ? Elle s'imagine que son mari la trompe et qu'il est parti avec sa maîtresse en laissant un petit mot sur la table basse ? N'importe quoi ! De quelle idiote elle a l'air ? Elle fait encore quelques pas dans ce désastre, désormais elle l'appelle à voix basse puis se tait comme si elle craignait qu'on la trouve. Il ne lui reste qu'un petit sac de sport qu'elle dépose par terre dans l'entrée. Par terre parce qu'il n'y a pas de chaise ici, pas de placard, aucun meuble pour accueillir quoi que ce soit qui lui appartienne. C'est encore l'après-midi, il fait grand jour mais elle ne visite pas sa maison et la traverse comme un fantôme, n'ouvre pas les factures accumulées derrière le seuil et ne regarde pas le vide de quinze étages sous les fenêtres. Dans une pièce elle trouve un matelas. Sur ce matelas une couverture en laine synthétique. Je me dis qu'assise au bord de ce lit de fortune elle tient une brève négociation avec elle-même dont il ressort qu'elle va continuer à ne pas fondre en larmes et qu'elle préfère se reposer. Impossible de savoir si elle dit en elle-même ou prononce : ça ne sert à rien. Chut. Cela vaut mieux ma grande. Elle détache ses cheveux et tire de sa poche la lingette à la citronnelle qu'elle a reçue dans l'avion, dont elle déchire le papier avec soin et se frotte le visage. Ça pique, ça a un goût de produit ménager. Tant pis. Frotte encore. Pendant que dure cette toilette elle a l'âge d'une vieille veuve complètement chiffonnée et si horriblement vieille, si ancienne que plus personne au monde ne la connaît ou ne l'invite ; mais elle ne peut le découvrir dans cette pièce sans miroir. D'un coup de pied elle dégage ses baskets à l'autre bout de la chambre. Elle s'endort.

1

Elle dort longtemps. Elle pouvait à peine bouger à cause du froid. Elle avait vu les dizaines d'enveloppes, les factures accumulées derrière la porte : le chauffage, toute l'électricité avaient été coupés. Et j'ai déjà dit qu'elle n'avait pas son bagage, très peu d'affaires pour se tenir chaud, donc elle bougeait le moins possible de sa couverture. Par chance, l'eau courante n'avait pas encore été coupée – elle apprit plus tard que cela faisait partie, de la part de l'office HLM qui gérait Triolet, des tolérances qui existaient en cas de défaut de paiement pour préserver un public « anormalement précaire » : l'électricité et le gaz pouvaient être coupés depuis longtemps dans certains foyers, quand les repréailles concernant l'eau se limitaient à des volées de courriers qui dans certaines familles s'accumulaient sans que personne sache les déchiffrer. Durant cette période elle allait à la salle de bains comme à la source avec espoir et gratitude chaque fois qu'elle faisait couler l'eau du robinet. C'étaient ses seuls déplacements au début, elle se levait seulement de temps en temps pour boire et pour pisser, puis se précipitait à nouveau sous la couverture qui calmait ses frissons et la peur que lui inspiraient les bruits de l'immeuble et l'altitude de l'appartement.

Dès son premier appel, elle se plaignit du bruit : des voix en provenance de la cage d'escalier, des chocs au plafond, les moteurs de voiture en bas dans l'avenue qui remontaient par la façade et longeaient les vitres. Elle disait aussi qu'elle était harcelée par le vide-ordures. Des objets tombaient en pluie contre les parois métalliques, puis le choc remontait pendant de longues minutes ; ces objets elle le savait étaient lourds, mats et blancs. Elle était persuadée qu'ils étaient déversés plusieurs fois par jour. Les bras et les tibias formaient un battement caractéristique, chaque heurt était doublé et parfois ils se coinçaient ; mais le pire étaient les crânes qui rebondissaient pendant des heures. Cette altitude était insupportable. Parfois elle se levait aussi pour vomir. Elle se plaignit enfin, en des termes confus, de la sonnerie du téléphone qui la réveillait parfois et je pensai tout d'abord qu'elle voulait parler de celle de ses voisins, derrière la cloison.

Elle me raconta que pour l'instant elle n'osait pas sortir de l'appartement, descendre de la tour jusqu'à la rue. Elle disait qu'elle n'était pas en sûreté, que des choses étranges se passaient, « des appels », disait-elle, ou bien : « des sonneries ». Je mettais cela sur le compte de la nouveauté, du dépaysement, mais elle disait que la situation

lui prenait toutes ses forces, qu'elle l'épuisait. « Quoi, je lui disais, t'épuise ? » Elle me répondait : « Tout. Les bruits. Le téléphone surtout, le téléphone appelle tout le temps, et puis ça sonne à la porte, je dois rester pour savoir qui sonne à ma porte. » Ou bien elle restait à pleurer et pour ne pas que je raccroche elle disait mon nom, « Marjil », et je finissais par m'impatienter, « Marjil quoi ? », je lui disais, je connais mon nom.

1

J'avais du mal à croire à ces histoires mais je compris pourtant que c'est de cette façon qu'elle s'était rendu compte que le téléphone non plus n'avait pas été coupé et qu'elle pouvait appeler. Dès la première nuit, alors qu'elle dormait, l'appel avait retenti. Cela venait du salon. Elle se leva d'un bond et se mit en route dans le noir sans réfléchir. Il n'y avait pas de répondeur sur l'appareil, rien ni personne pour interrompre ce délire strident le long du carrelage si bien que la sonnerie continua sans arrêt tandis qu'elle se cognait pour réussir à sortir de sa chambre, puis réussir à sortir du couloir, et appuyait en vain sur les interrupteurs qu'elle rencontrait pour essayer d'illuminer sa route. Chaque fois que sa main en trouvait une elle reprenait et perdait aussitôt espoir, continuant à glisser en chaussettes sur le carrelage et en tapant le plat de sa main sur tous les murs et tous les tours de portes sans que jamais une ampoule consente. Le son lui parut si pénible qu'elle ne sut pas si elle souhaitait que cette sonnerie reste, que quelqu'un l'accueille au bout du labyrinthe ou bien qu'elle s'interrompe enfin. « Allô. Hassan ? » Maintenant qu'elle avait prononcé ce nom dans l'appareil, l'obscurité était trouée par une lueur sale de lune et de réverbère. Elle espérait de tout son cœur mais elle n'entendit rien, à peine un souffle qui était peut-être de l'électricité statique ou l'écho de sa propre voix, aucune parole aimante ou charitable mais seulement un dé clic et une autre sonnerie qui commençait à l'intérieur du combiné.

Elle avait besoin d'air. Après être allée s'envelopper dans sa couverture elle retourna dans le salon et tira la fenêtre, posa le pied sur le petit balcon et plongea son regard dans la rue. En se penchant elle perçut des voix qui semblaient prendre corps sous les réverbères. Puis elle sentit monter vers elle l'écho des voies rapides et au loin un murmure, quelques aboiements et derrière les dernières tours de la cité, derrière la ligne du tram et de l'autoroute, elle aperçut la masse du bois de Louveplaine. Elle recula et referma la vitre derrière elle.

1

Elle continua de me raconter que le téléphone ou la porte d'entrée sonnaient plusieurs fois par jour, et qu'il n'y avait personne pour lui répondre quand elle décrochait. Quant à la personne ou les personnes qui venaient à sa porte, elle resta évasive, fit comme si elle ne comprenait pas ma question. Lors de nos dernières conversations il arriva en effet que j'entende cette fameuse sonnerie de la porte d'entrée. Je sentais sa voix me quitter et dans un choc je retombais sur le carrelage avec le bruit mat et froid du combiné qu'elle posait par terre sans ménagement en disant juste, « Attends un instant », « Attends », « Chut », et je l'entendais se lever, un bruit métallique, le vide qui pénétrait par le pivot de la porte blindée, un écho et sa voix disparaissant dans la spirale de l'escalier : « Revenez », « N'ayez pas peur », « Qui êtes-vous ? »

Depuis le salon de ma mère, assise parmi les coussins satinés face au buffet où se trouvent l'horloge et la photo de mes grands-parents, je recevais toutes ces confidences de deux mille kilomètres, qui me désespéraient et me rendaient haletante. Quand le silence retombait j'essayais d'entourer ses épaules avec la chaleur de l'amitié, d'essuyer ses joues et de l'apaiser avec des anecdotes plus douces, dans les petits pas des enfants d'ici. On s'appela le soir, j'avais parfois sa gamine sur les genoux, je répétais à Nour pour la troisième fois ses exploits du jour, à quoi elle avait joué ou quel nouveau mot elle avait su prononcer. J'avais un peu pitié d'elle et de son incapacité à s'occuper de cette enfant, qui avait dû lui permettre de hâter sa décision de partir à la recherche de Hassan ; je crois pouvoir dire que l'absence d'intérêt que celui-ci avait pour Feriel, cet amour qu'il n'avait pas eu l'occasion d'exprimer, ou qu'il cachait bien, pour ne pas compliquer le malheur, empêchait un peu Nour de s'attacher à sa fille ou d'en être fière. Et disons que j'avais aussi un peu pitié de moi dont on disait sans gêne qu'un de plus, un de moins, avec le dernier né de mon frère et les jumeaux de ma sœur, ne devait pas me faire de mal et que j'étais du genre à m'épanouir en m'occupant d'autrui ce qui n'est pas faux, que voulez-vous ? Pas plus faux que de dire que j'étais mieux ainsi que si j'avais été une femme d'affaires célibataire et ne trouvant aucun amant, ou bien une adolescente qui se tailladait les bras ou une prostituée nigériane dans un bordel près du camp américain de Tamanrasset, c'est bien vrai après tout ! Autant que je sache, je ne crois pas de toute façon qu'on m'ait posé une seule fois la question. Il se trouve que j'ai bien des idées certaines fois sur ce que j'aimerais ou que je n'aimerais pas mais j'ai plutôt bon caractère et je vois rarement ce que mon idée aurait de mieux que celle d'un autre et je me dis que si je fais ce que je veux ce n'est pas sûr que ça va marcher tandis qu'en rendant service je me dis qu'au moins je pourrai faire plaisir, donc c'est ce que je fais, je ne m'oppose pas. Ainsi, la fois où Nour m'a demandé que je lui passe Feriel je ne trouvai pas que c'était une si brillante initiative et pourtant je ne dis rien, j'attrapai la gamine qui était en train de jouer par terre avec une vieille casserole remplie de pierres et lui collai le combiné contre la tête en lui disant : « Tiens, c'est ta maman, dis-lui un truc, vas-y, dis-lui ce que tu étais en train de faire. » Puis je restai le témoin de cette minute embarrassante entre Nour qui ne savait pas quoi dire et sa toute petite enfant, la fille de dix-huit mois que lui avait fait Hassan ou je pourrais mieux dire, avec laquelle Hassan l'avait abandonnée, et qui ne savait pas parler. Ça m'a énervée. Puis je raccrochai et à nouveau je vis l'heure, je me rendais compte qu'il était temps de donner les bains et de préparer le dîner mais je tardai, une force me maintenait immobile à regarder par la fenêtre passer les motos, les camions.

1

Peut-être y a-t-il des raisons pour que cette conversation l'ait blessée et dans ce cas j'affirme que je n'y peux rien. De toute façon, lors de son dernier appel, Nour fut presque inaudible. Elle se contenta de me dire que tout allait bien, qu'elle reprenait des forces et que cette fois elle en était sûre, elle « allait les attraper ». C'est le dernier contact que j'ai eu avec elle, il y a de cela plus d'un an. Elle et moi, nous avons partagé l'enfance. Aussi je pourrais, moi qui n'ai pas connu grand-chose en dehors de cette route et de cette demi-ville où nous habitons, dans cette banlieue de Laghouat où j'habite toujours, compléter son récit avec quelques éléments de son passé mais pour quoi faire ? Il est trop court et il n'y a presque rien à en dire. Et que pourrais-je vous décrire de Louveplaine ? Mon savoir est arrêté au seuil des immeubles d'habitation et de l'appartement qu'elle occupait. Moi qui comme elle étais pourtant une bonne élève, moi qui aimais apprendre, je ne connais rien de ce pays. Tout ce qu'elle a vu depuis qu'elle s'est installée de l'autre côté je le tiens d'elle ou de ceux qui comme elle sont partis là-bas, et un peu de la télévision. En l'écoutant je faisais ce que je pouvais pour me représenter les lieux mais je devais me contenter d'apercevoir les tours en béton et la spirale des escaliers de secours ; les fenêtres percées par les antennes satellites, des couloirs conduisant tantôt à des avenues et tantôt à des caves, dans lesquels je me perdais. Des interphones qui ne sonnent pas chez la bonne personne. Des rangées de boîtes aux lettres sur lesquelles je ne retrouve jamais mon nom ou bien, avant que la porte d'aluminium ne le masque et l'enferme, la vitre d'un ascenseur reflétant mon visage.

C'est là que Nour a disparu. Pour nous autres qui vivons encore ici, dans la guerre – parce que nous sommes en guerre y compris quand nous nous taisons, quand nous restons en train de rêver au bord de la route ou à lire des journaux qui critiquent le système sans jamais rien changer, quand nous ne votons pas, que nous sommes à attendre un coup de fil de France ou d'Allemagne, à regarder les jeunes gens trop frêles qui passent en volant sur leurs mobylettes et les poids lourds, à enterrer les morts, quand nous ne faisons rien –, dans les circonstances que nous vivons Nour est à peine un souvenir, elle n'existe plus.